

CORRESPONDANCE GONCOURT-MIRBEAU

Octave Mirbeau prend contact avec Edmond de Goncourt le 31 mars 1877 en lui adressant une lettre de compliments sur *La Fille Élisa* ; il se place alors tout naturellement en position de disciple, évoquant « *les éloges d'un jeune homme inconnu* », mais il dépasse la banale flagornerie intéressée pour exprimer une admiration qui sonne vrai, car elle semble l'écho de préoccupations esthétiques et sociales partagées : « *La Fille Élisa est bien la sœur de Germinie Lacerteux : même sincérité et même puissance d'analyse ; mêmes ardentes préoccupations sociales ; même impitoyabilité. de philosophe et de médecin, corrigée par les mêmes émotions et les mêmes bontés attendries de l'artiste et de l'homme, et enfin, même magie dans le style qui a fait de vous, Monsieur, le premier écrivain de notre temps, le plus coloriste et le plus personnel.* » Cette allégeance épistolaire devait tout naturellement faire quinze jours plus tard de Mirbeau l'un des six représentants de la « *jeunesse des lettres* » qui allaient sacrer « *les trois maîtres de l'heure présente* » (Flaubert, Zola et Goncourt), lors du fameux dîner Trapp.

La relation entre les deux écrivains témoigne d'une constante déférence de Mirbeau à l'égard de Goncourt. Ses lettres sont plus longues, plus soignées ; le cadet exprime sa reconnaissance lorsque le maître l'encourage et l'aide à sortir de ses moments de dépression, mais la réciproque est constamment vraie. Goncourt, lui aussi, connaît les heures de tristesse ; il a besoin de se distraire, d'échapper au silence et à la solitude de sa maison d'Auteuil ; il aime les causeurs et apprécie la verve brillante d'un Daudet, son humour, son sens de la répartie ; il ne dédaigne pas les ragots volontiers colportés par un Jean Lorrain ou un Mirbeau. Le *Journal* revient sur les qualités de causeur de Mirbeau, « *un causeur verveux, spirituel, doublé d'un potinier amusant* » (15 juin 1889) ; le 24 avril 1890, Goncourt évoque cette conversation « *volontiers potinière, mais de temps en temps avec des envolées au-dessus des potins* ». Mirbeau devine vite le goût de Goncourt pour les intimités romanesques ou scandaleuses ; il lui raconte ses passions orageuses, sa période d'opiomanie (11 juillet 1889) et en 1890 il lui promet, dans une lettre adressée de Menton, quelques révélations sur le milieu littéraire : « *Je vous apporterai quelques anecdotes sur Bourget et sur Maupassant qui vous amuseront, je crois, car elles sont définitives de psychologie sur ces deux êtres.* ». Mirbeau, le neurasthénique, joue donc le rôle d'amuseur plus encore que d'informateur de l'auteur du *Journal*. Certes Goncourt note les propos d'un interlocuteur pas toujours fiable, mais il est sans doute moins dupe qu'il n'y paraît ; noter n'est pas forcément adhérer et le « *naïf Goncourt* » prend ses distances quand il parle le 1^{er} juin 1890 des « *cancans extravagants faits par les potiniers des lettres* ».

Mais l'échange va plus loin que l'amusement d'un vieillard un peu neurasthénique par un causeur parfois mythomane.

La passion de la botanique, l'amour des fleurs rares rapproche les deux amateurs de jardins ; Mirbeau évoque la beauté de ses iris pour inciter Goncourt à se rendre au Clos St-Blaise ; il lui indique des adresses d'horticulteurs anglais. Le goût des bons vins se lit aussi au fil d'une correspondance qui multiplie les invitations à dîner avec un petit cercle qui compte Lorrain, Régnier, Montesquiou ou Daudet. L'on voit pourtant se dessiner, au fil des lettres et du *Journal*, des forces centrifuges qui auraient pu séparer les deux hommes : Mirbeau défend la Commune¹ et il a des sympathies anarchistes alors que Goncourt est un conservateur. Les différences et les divergences sont clairement exprimées, sans que cela aboutisse jamais au conflit ou même à l'agacement. La relation Goncourt-Mirbeau a ses temps morts, ses périodes de silence épistolaire, mais elle ne se dégrade pas, contrairement à tant d'amitiés qui virent à l'aigre dans le *Journal*. Mirbeau dit ce qu'il pense ; il admire les qualités littéraires et morales de Goncourt et il le défend

¹ « *Pourtant me permettez-vous de discuter un peu vos idées sur la Commune. Moi, j'ai un faible pour la Commune, non pour les chefs, qui étaient des bandits ou des farceurs- comme tous les hommes politiques- mais pour la masse, si mélancolique et si malheureuse, de tous ces êtres qui avaient cru en elle, et qui voyaient en elle un peu de bonheur, et un peu de justice* ». Lettre de Mirbeau à Edmond de Goncourt, datée de début mars 1891, in Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, édition établie et annotée par Pierre Michel, L'Age d'Homme, 2005, t. II, p. 351.

inlassablement dans ses articles² ; il aime le théâtre novateur d'Edmond et il admire le *Journal*, qui suscite des réserves de plus en plus vives tandis que se succèdent les publications. Cette amitié est présente tout au long des 24 lettres que Mirbeau adresse à Goncourt de 1877 à 1896 ; on la retrouve dans les lettres d'Edmond que nous publions ici en version diplomatique³, ainsi que dans les très belles dédicaces de Goncourt à Mirbeau, qui contrastent avec les formules d'ordinaire rapides et stéréotypées d'un dédicataire peu créatif⁴.

Pierre-Jean DUFIEF

Lettres d'Edmond de Goncourt à Octave et Alice Mirbeau

I

19 novembre 1887

Merci et grand merci de tout ce que vous avez voulu bien dire d'aimable et de louangeur... du journal des deux frères⁵... Mais vrai, vous me trouvez si sévère pour Flaubert⁶, sauf l'appréciation de *Salammbô*, qui est l'appréciation d'un historien qui abomine les restitutions historiques en roman⁷, je croyais m'être montré bon ami et admirateur suffisant... vous ne savez pas combien l'homme était inférieur à ses livres, et quelques efforts qu'ils fassent, les gens qui ont

² Dans « Le Cas de M. de Goncourt » (*L'Écho de Paris*, 17 mars 1891), Mirbeau écrit : « Cette vieille solitaire et abandonnée un peu, cette vieille après tant d'orages, tant de déceptions fièrement supportées, tant d'amertumes hautainement endurées, cette vieille toute vibrante encore des bravoures et des ardeurs d'une jeunesse passionnée du Beau, est une des choses qui me sont le plus émouvantes. »

³ Nous remercions Elisabeth Launay qui nous a fourni la copie de ces lettres, ainsi que la Fondation Custodia (Institut néerlandais, collection Frits Lugt), qui les conserve.

⁴ Voici par exemple la dédicace de la biographie d'Alidor Delzant, *Les Goncourt*, Charpentier, 1889. « À Octave Mirbeau/au romancier et au grand journaliste de ce temps- et encore à l'homme aux opinions braves et valeureuses/Mes amitiés/Edmond de Goncourt » (Catalogue de la vente des livres de Mirbeau, mars 1919, t. II, p.19).

⁵ Mirbeau consacre dans *Le Figaro* du 19 novembre 1887 un article intitulé « La Postérité » au deuxième volume du *Journal des Goncourt* (1862-1865) ; il y montre comment le *Journal*, involontairement sans doute, remet à leur vraie place les fausses gloires d'une époque ; ce travail de réévaluation, selon Mirbeau, voue à l'oubli Sainte-Beuve, Gautier ou Paul de Saint Victor : « En les tirant pour quelques minutes de l'indifférence où ils commençaient de sommeiller, les Goncourt, qu'ils l'aient voulu ou non, ont sonné le glas posthume de leur irréductible mort. » Mirbeau lit aussi ces pages comme un émouvant témoignage vécu : « Je faisais ces réflexions en lisant le *Journal des Goncourt*, livre curieux toujours, souvent poignant, comme la confession d'un ami, désenchantant aussi, comme un voile qui se déchire sur des intimités imprévues-trop tôt révélées peut-être- enfin, tel quel, en son décousu, en son déshabillé irrévérencieux de vie notée à la hâte, un maître livre où l'on sent vibrer à chaque ligne l'âme des deux nobles artistes qui le vécurent et qui l'écrivirent. »

⁶ Mirbeau reproche, en effet, aux Goncourt de n'avoir pas suffisamment reconnu les mérites et la prééminence de Flaubert : « Par conséquent, il est impossible qu'il ne se glisse pas, çà et là, d'involontaires partis-pris et – M. Edmond de Goncourt me pardonnera cette franchise- quelques fâcheuses injustices. Cette injustice, je la trouve surtout dans plusieurs passages du *Journal*, se rapportant à Gustave Flaubert. Il me semble qu'ils n'en ont point parlé, comme ils auraient dû le faire, et cela m'attriste un peu. Il eût été beau, cependant, de voir les Goncourt, devançant la postérité, bâtir à ce "grand bonhomme", devenu par la mort, leur grand aïeul, le monument de gloire qu'il attend encore et que d'autres bâtiront qui ne furent pas connus et aimés de lui. »

⁷ Le portrait de Flaubert reste assez nuancé dans la version du *Journal* publiée en 1887. Les Goncourt soulignent la qualité des conversations du dimanche boulevard du Temple (dimanche 4 mai 1862) ; ils découvrent avec une curiosité amicale la maison de Croisset où ils séjournent du 29 octobre au 2 novembre 1863. C'est Sainte-Beuve qui attaque *Salammbô*, lorsque les Goncourt lui rendent visite le 1^{er} décembre 1862 : « Pendant près d'une heure, quoi que nous disions en faveur du livre (il faut défendre les camarades contre les critiques), il crache, il vomit sa lecture, en proie à une colère enfantine, presque comique. ». C'est seulement dans l'édition complète du *Journal* que l'on pourra lire des critiques très dures, le 6 décembre 1862, le 21 janvier 1863, qui témoignent effectivement de l'agacement des Goncourt face à un Flaubert jugé trop envahissant. Le *Journal* intégral prononcera une condamnation sans appel de *Salammbô*, le 10 décembre 1862 : « Salammbô, tout ce que donne le travail, rien de plus ! Le chef-d'œuvre de l'application, voilà absolument tout. »

vécu dans l'intimité de l'auteur, ne peuvent lui trouver la grandeur de ceux qui ne le jugent que d'après ses admirables bouquins... »

Extrait du *Catalogue Galerie Castaing*, octobre 2005, p. 12, n° 47587

II

9 avril [1888]

[*Goncourt évoque*] le plaisir nerveux, fouetté, que donne votre prose et qui met en quelque sorte en vous quelque chose du coup de fouet avec lequel un conducteur qui a de l'huile de bras enlève un attelage⁸. [...] Puis les grandes et douloureuses batailles de l'abbé avec sa carcasse. L'épisode de Mathurine est superbe et la volupté fauve d'étable qu'elle dégage est d'une chouette couleur⁹.

Extrait du *Catalogue Privat*, été 1961, p. 101.

III

[fin décembre 1888]

[*Edmond de Goncourt écrit à Mirbeau à propos de la représentation de Germinie Lacerteux une lettre que nous n'avons pas retrouvée mais dont Pierre Michel cite un extrait paru dans le Catalogue de la vente de la bibliothèque d'Octave Mirbeau, 1919, t. 1, p.139*]

Réjane est admirable avec du dramatique tout simple. À la seconde, la pièce s'est relevée, et à la troisième, ç'a été un véritable triomphe.¹⁰

[*La réponse de Mirbeau nous donne en creux d'autres éléments sur le contenu de cette lettre de Goncourt :*

« *Je viens de recevoir votre Germinie Lacerteux en même temps que votre bonne lettre, et je l'ai lue d'un trait, tout de suite. [...] Vous avez fait une œuvre belle, logique, humaine, suprêmement artiste. Il était donc naturel que vous fussiez insulté ; il était juste que vous eussiez à vos trousses toute la meute aboyante des critiques, des soiristes, des chroniqueurs, la haute et basse pègre des dramaturges et des vaudevillistes, les putains, les maquereaux, les juivaillons de la Bourse. Mais que vient faire, en cette dispute, le patibulaire et sacerdotal Jules Case¹¹ ? [...] Je ne m'étonne point de ce que vous me dites du Figaro, ni du journaliste qui croyait que Mlle de Varandeuil et Germanie tribadaient¹². [...] Non, mon cher maître, le théâtre tel que vous l'aimez et tel que nous le rêvons est impossible. »¹³].*

⁸ Mirbeau exprimera sa gratitude et évoquera le réconfort que lui ont apporté les compliments d'Edmond sur *L'Abbé Jules*: « *Je sens qu'il y a beaucoup d'indulgence dans votre lettre ; mais si mon livre ne vous a pas déplu tout à fait, je suis payé de mes angoisses, de mes doutes, de mes dégoûts. Et ces quelques lignes de vous, que j'aime, que j'admire comme un des plus rares et des plus nobles artistes de ce siècle, me sont infiniment plus précieuses, dans leur intimité que cent articles élogieux de critiques, dans leur retentissement.* » (Octave Mirbeau, *Correspondance générale* établie et annotée par Pierre Michel, *L'Age d'homme*, 2003, t. I, p. 782).

⁹ La correspondance vient ici compléter le *Journal*, qui n'évoque pas *L'Abbé Jules*. Goncourt pratique une critique épistolaire à la Flaubert, notant les passages marquants et évoquant la commotion nerveuse liée à la lecture d'une œuvre réussie. Une fois de plus, Edmond, pourtant très critique à l'égard de *La Terre* de Zola, exprime son intérêt pour les scènes de sensualité rustique.

¹⁰ Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, *op. cit.*, t. I, p. 889.

¹¹ Jules Case avait critiqué la crudité du langage de *Germinie Lacerteux* dans un article au *Figaro* le 25 décembre 1888, « Du mot sale en littérature ».

¹² Auguste Vitu avait publié dans *Le Figaro* du 20 décembre 1888 un article où il suggérait que Germinie, la domestique nymphomane, avait un lien bien particulier avec sa maîtresse, la vieille aristocrate ruinée.

¹³ Octave Mirbeau, *Correspondance générale*, *op. cit.*, t. I, p. 887.

IV

[Paris] Lundi 8 juillet [1889]

Mon cher Mirbeau,

Pas de Chance ! – Le jour où vous êtes venu à Auteuil, j’ai été pris d’une colique hépatique qui m’a tenu deux jours et deux nuits en de la souffrance à ne pouvoir rester deux minutes dans la même position. Et à la suite de ces aimables quarante-huit heures, m’est advenue la jaunisse. Ce n’est pas d’être jaune mieux qu’un Annamite¹⁴ qui me retient par coquetterie chez moi, c’est d’avoir perdu toute force physique, et de ne pouvoir rester levé qu’en me jetant de temps en temps sur mon lit, enfin d’être pour le moment tout à fait incapable de supporter la fatigue d’un dîner et d’une soirée. Et je ne puis vous dire tous mes regrets de manquer ce dîner dont je me faisais une fête¹⁵.

Mes amitiés.

Edmond de Goncourt

Je vous envoie le bouquin¹⁶ que je voulais vous porter.

Aut. Custodia, l. a. s. 25(a), inv. n° 2001-A.491.

V

[Paris] Janvier [18]91

Chère Madame,

Merci, grand merci de votre gentille petite lettre¹⁷. Je suis tout heureux de vous avoir fait ce petit plaisir, plaisir dont vous me payez en termes si charmants, si flatteurs.

Affectueux compliments //

Edmond de Goncourt

Ne laissez pas oublier au mari qu’il m’a promis son effigie¹⁸.

¹⁴ *Journal*, juillet 1889, le 3 : « Octave Mirbeau est venu me voir aujourd’hui... » ; le 5 : « Je devais aller voir jeudi Daudet [lettres à Julia et Alphonse, juillet 1889, in *Edmond de Goncourt et Alphonse Daudet, Correspondance*, éd. Pierre Dufief, Genève, Librairie Droz, 1996, pp. 259-261, n^{os} 397-400] ; mais j’ai été pris, dans la nuit de mercredi, d’une colique hépatique ou néphrétique, qui m’a tenu au lit quarante-huit heures, sans pouvoir rester deux minutes dans la même position. » Edmond écrira à Julia Daudet dans des termes très proches, début juillet : « Donc pour le moment j’ai la jaunisse. Et je crains que mon départ ne soit retardé de quelques jours, non par coquetterie quoique j’ai [sic] tout l’air d’un oriental de l’Esplanade des Invalides, mais par manque absolu de force physique, car ces révolutions qui vous font passer la bile dans le sang, ça vous brise. » *Edmond de Goncourt et Alphonse Daudet, Correspondance, op. cit.*, p. 260. L’allusion à l’Annamite renvoie à la visite de l’Exposition universelle, dont Goncourt avait parcouru les quartiers orientaux le 2 juillet 1889.

¹⁵ L’invitation sera reportée et Edmond raconte le dîner à Levallois-Perret dans son *Journal* le 11 juillet 1889 ; Mirbeau le raccompagnera et lui racontera quelques épisodes de son existence, qu’il n’hésitera pas à romancer sous le coup de la griserie du repas, dans l’effusion d’une amitié naissante ; il écrira à Geffroy le 12 juillet 1889 : « *Goncourt a été tout à fait charmant, affectueux, et m’a très vivement touché. Je l’aime infiniment.* » Mirbeau, *Correspondance générale, op. cit.*, t. II, p. 139.

¹⁶ Rien ne permet d’identifier l’ouvrage.

¹⁷ Octave Mirbeau avait demandé à Edmond de Goncourt des places pour *La Fille Élis*a le 24 décembre 1890 : « *Oui, ma femme eût beaucoup désiré voir La Fille Élis*a. Elle le désire toujours. Mais elle a quelque scrupule à priver de sa place un de vos amis. Voyez si cela peut se faire sans qu’on la maudisse trop. » *Correspondance générale, op. cit.*, t. II, p. 318. Edmond avait répondu favorablement à cette demande et Alice l’avait remercié par une lettre le 29 décembre 1890 : « *Je puis dire aussi qu’une de mes joies les meilleures a été de voir, à la scène, le triomphe de votre Fille Élis*a » B. N. F., Naf 22470, f. 290.

Aut. Custodia, l.a.s 25(b), inv. n° 2001-A.490.

VI

[Paris] 5 décembre [18]92

Mon cher Mirbeau,

Je vous remercie bien, bien bien de votre triple effigie, que m'a apportée hier Rodin¹⁹, mais j'aurai grand plaisir à voir l'original. Pourquoi ne me demandez-vous pas à déjeuner avec votre femme un de[s] jours que vous venez à Paris.

Mes amitiés.

Edmond de Goncourt

Aut. Custodia, l.a.s 25(c), inv. n° 2001-A.492.

VII

[Paris,] Ce 15²⁰ février [18]96

Cher ami,

J'accepte avec grand plaisir votre invitation à dîner²¹ et me prépare d'avance à déguster avec des clappements de langue de piqueur de vins la bouteille de Bourgogne, tirée à 14 exemplaires.

Mes amitiés au ménage.

Edmond de Goncourt

Aut. Custodia, l.a.s 25(d), inv. n° 2001-A.494.

¹⁸ Voir lettre suivante (Custodia, l.a.s. 23 (c), inv. n° 2001-A.492).

¹⁹ Goncourt faisait orner la couverture de quelques ouvrages qu'il aimait particulièrement du portrait de l'auteur par un artiste ami. Il avait demandé à Rodin de faire le portrait de Mirbeau sur une belle édition de *Sébastien Roch* et il lui avait écrit en juillet 1892 : « *Le livre de Mirbeau sur lequel vous voulez bien faire le portrait de notre ami, Mirbeau l'a chez lui, me l'ayant demandé dans la pensée que le portrait, vous le ferez à sa maison de campagne. Maintenant ce n'est pas une eau-forte que je vous ai demandée. C'est un dessin que vous ferez comme vous voudrez, à la plume, au crayon noir, au lavis, sur le plat du livre relié en vélin blanc. Ce serait peut-être original de faire deux croquetons de sa tête à l'instar de votre eau-forte de Hugo...* » (Rodin et les écrivains de son temps, Musée Rodin, 1976, p. 75). L'ouvrage est décrit dans le *Journal*, 14 décembre 1894 : « *Mirbeau, dessiné à la plume par Rodin (1894 [sic])*, sur un exemplaire de Sébastien Roch [1890] : *deux profils et une tête de face dont la construction est d'un grand manieur de glaise* ». L'exemplaire figure dans le *Catalogue de vente des Livres modernes des Goncourt* au numéro 20 : « *Mirbeau (Octave). Sébastien Roch, roman de mœurs. Paris, Charpentier, 1890, in-12, cart. Vél.bl.,non.rog. (Pierson) Édition originale, avec la couverture. Un des 25 exemplaires tirés sur papier de Hollande (n° 6). Triple portrait de l'auteur, dessiné à la plume par A. Rodin, en 1892.*

²⁰ Le chiffre 5 surchargeant le chiffre 8.

²¹ Mirbeau avait adressé l'invitation suivante à Goncourt : « (1896) *Clos St-Blaise // Mon cher Maître, // Voulez-vous nous faire, à ma femme et à moi, le grand plaisir de venir dîner, sans cérémonie, 42. avenue de l'Alma, le mercredi 22 février à 7h. 1/2 ? Robin apportera un cru inédit de Bourgogne, dont on ne fait que 14 bouteilles, les grandes années de récolte. // Vous serez bien gentil de jeter un oui bref et charmant au 42. de l'avenue de l'Alma. // Nos grandes amitiés. // Octave Mirbeau* » (Aut. B.N.F., Naf 22470, f. 283)

Le *Journal* du 22 février 1896 évoque la soirée : « ... *Dîner chez les Mirbeau. Le ménage vient de prendre un pied-à-terre, avenue de l'Alma [...]. Robin [D^r Albert, 1847-1928], qui est un collectionneur de vins et de liqueurs aux vieilles dates, a apporté une bouteille de vin venant d'une vigne qui ne produirait que quatorze bouteilles... »*

VIII

[Paris] mars [18]96

Mon cher Mirbeau,

Figurez-vous, que depuis deux jours j'ai demandé une première loge à Porel²² ; et que cette loge était destinée aux Robin²³ – [*mot biffé*]. Porel ne me l'a pas encore envoyée.

Mais ce soir, je vais lui demander d'une façon telle, qu'il ne pourra pas me la refuser.²⁴

Mes grandes amitiés pour le ménage.

Edmond de Goncourt

Aut. Custodia, l.a.s 25(e), inv. n° 2001-A.493.

IX

[Paris] juin [18]96

Mon cher Mirbeau,

Bien drolatique l'épigraphe.

J'ramasse l'crottin des chevaux d'bois à l'adresse de ce conservateur qui ne conserve que sa / place²⁵. – Vous avez attaché à sa conservation une queue de casserole Charivaresque. –

Merci.

Bien affectueusement.

Edmond de Goncourt

Aut. Custodia, l.a.s 25(f), inv. n° 2001-A.495

²² Désiré Paul Parfouru, dit Porel (1842-1917), alors directeur du Vaudeville, où se donne depuis le 29 février *Manette Salomon*, pièce d'Edmond d'après le roman éponyme des deux frères (dernière le 23 mars).

²³ Dr Albert Robin (1847-1928) et sa femme.

²⁴ Goncourt répond à une demande de Mirbeau qui lui écrivait : « *Nous avons projeté avec les Robin d'aller réentendre votre passionnante Manette, jeudi prochain.// Pourriez-vous nous donner une loge ou une baignoire ? Est-ce indiscret.// Mille fois merci, et toutes nos grandes et fidèles amitiés.* » (Aut. B.N.F., Naf 22470, f. 282).

²⁵ Le *Journal* des Goncourt du 14 juin 1896 explicite la lettre : « *Ce même jour, un amusant article de Mirbeau dans le Journal, blaguant Formentin et dont l'épigraphe de cette chanson populaire, J'ramasse l'crottin des chevaux d'bois, correspond parfaitement avec la conservation de ce musée Galliera, où il n'y a rien à conserver par le conservateur, "que sa place".* » Charles Formentin, professeur, rédacteur à la préfecture de la Seine, chroniqueur au *Siècle*, à *L'Écho de Paris*, directeur du *Magasin pittoresque*, avait été nommé directeur du musée Galliera grâce à la protection de la duchesse de Galliera qui avait offert le bâtiment à la ville de Paris, mais ne lui avait pas donné les collections qu'elle lui destinait. Le musée était donc assez vide. Charles Formentin avait écrit dans *Le Jour* du 30 mai 1896 un article intitulé « La Rupture Daudet-Goncourt ». Il y disait que les Daudet étaient furieux contre Goncourt qui publiait son *Journal* à *L'Écho de Paris*, où Steinlen avait donné une caricature « Sous l'œil des morticoles », qui montrait Léon Daudet en train de lécher les doigts de pied du duc d'Orléans (31 mars 1896). Mirbeau prenait donc le parti de Goncourt en publiant au *Journal* le 14 juin 1896 une *interview* fictive de Formentin, « Points de vue ». Le conservateur du musée vide, à qui l'on demandait ce qu'il conservait, répondait : « *Mais, cher monsieur, je conserve...je conserve...ma place* » et il prenait congé brusquement sur ces mots : « *Rappelez-vous bien ceci...Je suis celui qui embête Goncourt.* »